
amnesty international

Crise Darfour

Témoignages recueillis dans l'est du Tchad

ÉFAI

Index AI : AFR 20/007/2006

Les récits suivants, fournis par des Tchadiens déplacés dans leur propre pays, sont extraits des témoignages qu'Amnesty International a recueillis dans l'est du Tchad en juin 2006.

« Aux environs de 10 heures, la population était au village quand les Janjawids sont arrivés, ils étaient plus de 300 et ils étaient composés de trois colonnes et se dirigeaient dans des directions différentes, ils poussaient des youyous, ils criaient : "Nous sommes venus pour tuer les esclaves noirs." Ils sont rentrés dans les maisons et ont poursuivi les gens qui essayaient de fuir. Je courais à côté de l'imam qui était très âgé, il ne pouvait pas courir vite, il a été atteint par quatre balles, qui l'ont touché au dos et à la jambe. Ils ont ensuite mis le feu au village, seules 10 d'entre les 100 maisons ont été épargnées. » Les gens se sont réfugiés dans le village de Muruske.

Un habitant du village de Bir Kedouas

« Quand les Janjawids sont arrivés, j'ai pris ma fille dans mes bras pour courir, une balle m'a atteint à la jambe droite et je ne pouvais plus courir vite, c'est à ce moment que ma fille Husna a été touchée. »

Le père d'une fillette de trois ans tuée à Bir Kedouas

« Le village a été attaqué pendant trois jours consécutifs en février 2006 (les 5, 6 et 7). Au cours de la première attaque qui a eu lieu au ferrick, cinq personnes ont trouvé la mort : Abaker Souleymane, Hassan Ahmat, Dehie Ibrahim, Abaker Mahamat et Hassan Abdoulaye. Les deux autres attaques ont eu lieu au village. Au moment de leur arrivée, ils hurlaient contre les Dajos en les traitant d'esclaves. Ils disaient : "Sors de ta maison esclave, ce n'est pas ta terre !" Les villageois sont partis immédiatement pour Koloy et à la suite d'une attaque contre ce village, ils l'ont quitté le 30 mars. Koloy a subi trois attaques entre le 30 mars et le 5 avril. »

Le chef du village de Torora

« Le 3 mars, vers 5 heures du matin, les Janjawids ont attaqué l'enclos où nous gardions le bétail [situé à 1 kilomètre du village]. Après les trois pillages, nous avons décidé de regrouper notre bétail au centre des trois villages : N'Djamena, Modaina

et Moukchacha. Lorsque les gens des autres villages ont entendu le bruit de l'attaque, ils sont venus en courant à l'enclos. Mais les Janjawids avaient tendu des embuscades entre l'enclos et les villages. De nombreux villageois ont été tués, on a dû laisser les bêtes partir et revenir aux villages. Mais sur le chemin du retour, nous avons entendu des coups de feu qui venaient maintenant des villages que nous venions de quitter. Les Janjawids avaient profité de notre absence pour encercler nos villages ; quand nous avons voulu rentrer, ils ont tiré sur nous. Dans les villages, ils ont tué autant d'hommes qu'ils ont pu. Dans les jours qui ont suivi, ils n'ont pas cessé de revenir, prenant chaque fois un peu plus de choses, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à emporter. »

Le chef du village de Modaina

« Après nous être enfuis de N'Djamena, nous nous sommes installés avec les affaires qui nous restaient sous des arbres à la limite de Koloy. Quand nous sommes arrivés au ouadi [Ouadi Kadjo, un cours d'eau saisonnier], les Janjawids nous ont trouvés, ils nous ont attaqués et ont tué trois d'entre nous ; ils ont pris les quelques bêtes que nous avions encore. Ils recommençaient tous les jours. À la fin, après presque 10 jours, ils sont directement venus à l'endroit où nous nous étions installés dans Koloy et ils ont pris tout ce qui nous restait : les lits, les draps, les casseroles, etc. C'était tout ce que nous avons pu emporter. Nous avons alors décidé de partir pour Goz Beïda. Ceux qui avaient des ânes y sont allés à dos d'âne, les autres ont marché. Les moins rapides d'entre nous ont mis quatre jours pour arriver à Goz Beïda. »

Un habitant du village de Koloy

« Le 12 avril, 2006, vers 7 h 30, un groupe d'opposition armé [il est fait référence au Front uni pour le changement démocratique, FUCD] dirigé par le Dr Hassan Al Djinedi [un des dirigeants du FUCD] attaque la garnison de Tissi, et après quelques heures de combat, les forces gouvernementales se retirent de Tissi. Le groupe d'opposition armé occupe la garnison puis repart le jour même. Vers 14 heures, les Janjawids viennent piller la caserne et prennent les armes, les munitions, les couvertures et tout ce qu'ils pouvaient emporter. Dans la nuit, le groupe armé revient occuper la caserne et repart le lendemain. Des villageois décident de quitter Tissi pour Bolong [Bolong est une zone constituée de cinq villages]. Après le départ du groupe armé et le retrait des forces gouvernementales, les Janjawids sont revenus plusieurs fois pour piller les maisons, les commerces ainsi que des ferricks. Ils ont fait la même chose avec les villages avoisinants : Birnahal (le 17 avril), Harraza (le 18 avril), Maguila (le 27 avril), Eid al Ghanam (le 18 avril), Gozamimi, Amsisi. Onze jours après la grande attaque contre Tissi, les militaires tchadiens sont revenus séjourner durant dix jours et ont lancé des attaques contre trois villages soudanais [perçus comme ayant des sympathies envers le FUCD] : Abarjaradil, Gantur et Garaï. Des échanges de coup de feu ont eu lieu avec les Janjawids, trois d'entre eux ont été tués et 20 autres ont été faits prisonniers, parmi eux des Arabes Salamat du Tchad [des Arabes tchadiens qui se sont associés avec les Janjawids du Soudan mais qui sont aussi maintenant en grande partie présents au Tchad]. À la veille de l'élection présidentielle, l'armée est répartie et les Janjawids sont revenus pour piller à nouveau les villages avoisinants. Le village de Maguila a été attaqué et 17 personnes ont été tuées. »

Un employé de l'administration locale de Tissi

« J'étais présent lors de l'attaque de mon village vers 14 h 30. Une fumée épaisse se dégageait de nos jardins de canne à sucre, manguiers, bananiers et culture maraîchère qui se trouvent à dix minutes à pied du village. Nous avons pris nos sagaies, nos flèches ainsi que des seaux. Une fois que nous sommes arrivés sur place, nous avons remarqué la présence des Janjawids qui nous attendaient devant le feu. Des gens d'autres villages avoisinants qui sont venus nous prêter main forte se sont trouvés piégés. Nous avons utilisé nos flèches et nos sagaies mais nous ne pouvions pas faire grand-chose. Cela a duré trois heures, plusieurs d'entre nous ont été tués. Les Janjawids poursuivaient ceux qui essayaient de s'enfuir. Djimeze comprend 153 chefs de famille. Après l'attaque contre Djimeze, les villageois sont partis à DogDore. »

Le chef du village de Djimeze

« Un dimanche après l'attaque de Djawara, des filles sont allées ramasser du bois au ouadi quand elles sont tombées sur des Janjawids. L'une d'entre elles a pu s'enfuir pour donner l'alerte. À l'arrivée des parents et des villageois, les Janjawids ont tiré sur nous. Les quatre filles ont été violées. Les filles chez nous ont une obligation de se marier, le célibat n'existe pratiquement pas, personne ne voudrait épouser ces filles maintenant. » Les quatre filles sont âgées de treize, douze, dix et neuf ans.

Un habitant de Djawara

« Notre village a été attaqué deux fois le mercredi 12 avril, ils sont arrivés le matin puis sont revenus dans l'après-midi vers trois heures. J'étais présent. Les Janjawids étaient soutenus par les Mimis et les Ouaddaïs, ces derniers sont nos voisins, ils ont vécu avec nous pendant longtemps. »

Le chef du village d'Agogo

« La première attaque contre le village de Koloy a eu lieu le 20 septembre 2005 vers 7 heures du matin, ils sont revenus le même jour vers 10 heures du matin. Durant ces attaques plusieurs personnes ont été tuées, les Janjawids étaient nombreux, ils étaient autour de 50, en tenue militaire. Ils étaient soutenus par les Arabes des ferricks [voisins]. La veille de cette attaque, les Janjawids avaient passé la nuit au ferrick des arabes [...]. Les Janjawids s'étaient renseignés auprès des enfants dans le ouadi, ils leur posaient des questions sur les propriétaires de bétail. Certains enfants qui refusaient de répondre à leurs questions ont été battus, de la boue chaude a été mise sur leur tête. »

Une femme originaire de Koloy

« Le jour de l'attaque contre Djawara, accompagné d'un commandant militaire [...] je me suis présenté à la sous-préfecture de Daguessa. J'ai mis trois heures pour rejoindre la sous-préfecture, je suis parti une heure avant l'attaque. J'ai sollicité de l'aide auprès du sous-préfet. Il a répondu qu'il n'avait pas reçu l'ordre du haut commandement militaire. Je lui ai dit qu'il devait le faire et qu'il n'avait pas besoin d'attendre un ordre. »

Un habitant du village de Tiero

« Mon village a été attaqué le 3 mars 2006 par les Janjawids. Il était autour de 7 heures du matin. Ils ont attaqué le village par trois endroits différents et sont partis avec 500 têtes de bétail après avoir tué des gens [dont Abdelkerim Issack, imam de la mosquée]. Les Janjawids portaient des uniformes de couleur différente de celui porté par les militaires tchadiens, les uniformes sont de couleur verte avec des tâches marron et blanches [...] En dehors du bétail, les Janjawids ont également emporté nos vivres. Nous n'avons pas pu enterrer tous nos morts et nous sommes partis deux jours après pour le village de Koloy. Deux semaines après notre arrivée, le village a été attaqué. Deux personnes qui se trouvaient à la mosquée ont été tuées. De Koloy, nous sommes partis pour Goz Bèïda, [...] nous étions non loin de l'entrepôt du PAM [le Programme alimentaire mondial] et le sultan nous a trouvé ce site à Gourkouroun. » Le témoin poursuit en disant qu'après tout cela, personne ne leur donne rien. Ils peuvent voir le camp de réfugiés venus du Darfour, distant de quelques kilomètres seulement. Tout comme les réfugiés du Darfour, ils doivent fuir les Janjawids et ne comprennent pas pourquoi ces réfugiés sont aidés et pas eux. On leur dit que c'est parce qu'ils viennent d'un autre pays, mais pourquoi eux, des Tchadiens au Tchad, ne reçoivent-ils aucune aide ? Ils sont arrivés sans rien, et ils ne peuvent rentrer chez eux car ils risquent d'être de nouveau attaqués. Comment sont-ils censés survivre ?

Un habitant du village de Moukchacha

« Les Janjawids sont arrivés dans mon village, Barungo [5,5 km au nord de Harraza], le samedi à 16 heures. Ils avaient déjà attaqué le village auparavant et volé la plupart de nos bêtes. Cette fois, ils ont pris ce qui restait : les moutons et les chèvres. Nous n'avons pas opposé de résistance et une seule personne a été tuée. Le même jour, les Janjawids ont poursuivi vers le nord et ils ont aussi attaqué les villages de Hidjer et de Eid al Ghanam. Dimanche, certains d'entre nous ont estimé que les choses allaient trop loin et qu'il fallait s'en aller. Le jeudi suivant, la plupart des villageois étaient partis pour venir ici [à Daguessa] ou pour gagner le Soudan. »

Un habitant du village de Barungo, près de Harraza

« Tous les fidèles étaient agenouillés pour la prière de 6 h 30 du matin quand les Janjawids sont entrés ce 1^{er} décembre 2005 par les deux portes de la mosquée. Ils étaient plus de 50 et dès qu'ils eurent pénétré à l'intérieur, ils se sont mis à tirer sur les gens. C'était la débandade, les gens ont couru dans toutes les directions, quatre personnes ont été tuées devant moi, trois autres ont été blessées. Mon petit frère, Mahamat Adam, a été touché devant moi. Une balle lui est entrée par un œil et est ressortie par la gorge. Il a également reçu une balle dans les reins. Les Janjawids ont poussé des youyous et ils nous ont traités d'esclaves. À un moment, je les ai entendus dire : "Les esclaves sont partis, pillons le village." Aux environs de 18-19 heures, nous sommes partis à Koloy [à deux heures de marche de Djedide]. Nous avons enterré nos morts à Hadjarbeïd. Nous sommes restés à Koloy durant un mois mais sommes vite repartis à cause de la crainte d'une attaque. »

Un habitant du village de Djedide, canton de Koloy

« Le village d'Haraza a été attaqué pour la première fois par les Janjawids en octobre 2002. Ils sont revenus en février 2005 puis en septembre de la même année. La première fois, ils sont arrivés vers 6 heures du matin au nombre de 20, ils ont tué

trois personnes qui gardaient leur troupeau dans des ferricks : Haroun Bakhit, trente-cinq ans, père de six enfants ; Mahamat Yahya, quarante ans, père de huit enfants ; et Ibrahim Hassan, vingt-cinq ans, père de deux enfants. Ils ont emporté les chevaux et les troupeaux. Après la troisième attaque, les villageois sont allés se réfugier au village voisin de Koloy mais ils étaient à nouveau contraints de chercher un autre lieu à la suite d'une attaque des Janjawids. Ces derniers avaient des armes, ils portaient des turbans. Au moment de ces attaques, l'armée tchadienne se trouvait à Adé et à Modaina mais son arrivée était tardive. Le village de Haraza est entouré par des ferricks, et les Dajos partagent le même espace avec les éleveurs arabes. Cependant, durant ces attaques, seuls les Dajos sont victimes de vols et d'exactions. Les arabes parlent la même langue que les Janjawids [...] Les Janjawids ont d'abord attaqué les ferricks puis ils se sont dirigés vers le village. Nous avons remarqué une collaboration entre les Mimis et les Ouaddaïens contre les Dajos. Les Masalits, les Mimis et les Ouaddaïens ont été accueillis à la suite de la famine en 1984-1985. Les Dajos sont des natifs de cette région, les terrains ont été distribués à leurs ancêtres par le sultan. Les terres ont été offertes aux nouveaux arrivants par le chef de village avec l'accord du chef de canton. »

Le chef du village de Haraza

« Dans ce pays, avec sa population très diversifiée, si vous donnez des armes à un groupe, vous dressez des frères les uns contre les autres. C'est une situation très dangereuse. Et qui a fait ça ? C'est le gouvernement soudanais. »

Le sultan de Dar Sila

« Nous ne sommes pas venus ici pour le plaisir. Nous sommes venus parce que nous avons vu du sang couler à flot dans notre village. Ils ont tué tous les hommes et nous ont laissés sans ressources. Les hommes nous nourrissaient. Maintenant, plus personne ne peut nous aider. Ils ont égorgé les hommes au couteau et abattu des gens sans défense. [On ne trouve même pas à manger dans notre propre pays maintenant.] Ils disent qu'ils s'occuperont des réfugiés, mais ils ont l'air de ne pas comprendre que nous sommes des réfugiés dans notre propre pays. Nous n'avons pas de repos, même dans notre pays. Ils nous ont demandé de nous déplacer et ils veulent nous séparer pour nous envoyer dans cinq endroits différents. [Imaginez tous ces gens sans éducation digne de ce nom, sans école, sans rien.] Nous leur avons demandé de la nourriture et ils disent qu'ils ne peuvent pas nous en donner. Alors comment pourraient-ils nous donner des écoles ? »

Une femme déplacée à Goz Beïda

« Si un homme va à la ferme, il se fait tuer. Si c'est une femme, elle se fait agresser et violer. [Deux, trois, quatre, cinq femmes ont été violées récemment.] Nous ne pouvons rien faire pour les arrêter car ils nous tueraient. »

Le chef du village de Djimeze

« Ils ont tué mes deux fils, mon mari et mon frère. Ils ont pris tout ce que j'avais puis ils m'ont tiré dessus. Ils m'ont tout pris. »

Une femme déplacée qui a perdu une jambe

« Nous avons entendu des coups de feu. Nous sommes accourus pour voir ce qui se passait. Nous avons trouvé nos pères et nos frères morts. Ils avaient pris notre bétail. Nous nous sommes rassemblés et sommes partis à leur recherche. Il était 5h 30 du matin. Ils ont tué quatre ou cinq d'entre nous. Nous ne pouvions plus nous battre. Ils étaient lourdement armés et nous n'avions que nos armes traditionnelles. Honnêtement, je croyais que les Janjawids nous volaient notre bétail par simple avidité. Mais qu'ils en arrivent à tuer un si grand nombre de personnes, c'est incompréhensible. Ça nous dépasse complètement. Lorsque les motivations sont claires, on peut plus facilement comprendre ce qui se passe. Mais ça, ça se passe dans un autre pays. Nous en entendions parler et puis, soudainement, cela se produit chez nous. Il pourrait s'agir d'une affaire politique, mais nous n'en sommes pas sûrs. »

Un villageois déplacé

« Nous ne bougerons pas d'ici s'ils ne nous offrent pas la sécurité, de la nourriture, de l'eau, des écoles, et même des hôpitaux. Nous resterons à Goz Bèïda pour assurer notre propre sécurité. »

Un habitant du village de Modaina

La version originale en langue anglaise de ce document a été publiée par Amnesty International, Secrétariat international, Peter Benenson House, 1 Easton Street, Londres WC1X 0DW, Royaume-Uni, sous le titre : Darfur ciris. Testimonies from Eastern Chad

La version française a été traduite et diffusée aux sections francophones et au Secrétariat international par LES ÉDITIONS FRANCOPHONES D'AMNESTY INTERNATIONAL - ÉFAI – juin 2006.

Vous pouvez consulter le site Internet des ÉFAI à l'adresse suivante : <http://www.efai.org>
